

À propos de la bande dessinée du Cercle d'Aix-en-Provence

par Evelyne Joyaux

L'aventure avait commencé au milieu des années 1980. Les Français d'Algérie s'opposaient alors au projet du gouvernement de donner à l'Algérie les archives déposées à Aix. Durant des semaines, les manifestations avaient succédé aux déclarations des responsables politiques. Nous montions la garde devant le bâtiment. On nous avait envoyé les CRS.

Pour tenter d'obtenir des soutiens, il fallait démontrer la légitimité de notre action et donc acquérir une connaissance précise de la question. Pierre Boyer, qui avait été conservateur en chef des archives en Algérie et son collaborateur Charles Uthéza nous en avaient appris beaucoup sur la « véritable épopée » qu'avait constitué le transfert des documents de souveraineté. Il ne s'agissait en fait que d'une infime partie des archives secrétées par 132 années d'administration française mais rien n'avait été prévu pour ce transfert et, en 1962, la bonne volonté manquait.

Je m'intéressais d'abord à ce qui pouvait être trouvé sur la création des villages du Sersou, dont je suis originaire, avant de remonter le temps jusqu'en 1831-1832, soit peu après la prise d'Alger. Dans les cartons jamais ouverts, des notes rédigées à la hâte concernaient les premiers arrivants et le travail épuisant des familles dans les terres marécageuses. L'autorité militaire, bien embarrassée de leur présence, regroupait ces civils dans les avant-postes. En général, le fil de l'histoire se rompait très vite. Les informations étaient parcellaires, elles témoignaient souvent de décisions improvisées face à des situations inextricables.

Le musée éphémère de Nice

C'est en 1987, pour le 25^e anniversaire de notre exode qui se préparait à Nice, que je réalisai plusieurs dizaines de panneaux en utilisant les reproductions de ces archives. Ils faisaient partie d'un ensemble présenté dans l'immense hall du palais des expositions affecté à la manifestation. Là s'étaient retrouvés les constructeurs de barrage et ceux du chemin de fer, les anciens des écoles d'agriculture et les Sahariens, les instituteurs et les architectes, les soldats de l'Armée d'Afrique et les pétroliers... Ils avaient choisi, ordonné, commenté les documents qu'ils conservaient depuis l'Algérie. La réalisation de ce musée éphémère, en prise directe avec le vécu des hommes, avait échappé aux injonctions des scientifiques et à la *doxa* sur les méfaits de la colonisation. Pour une fois, les Français d'Algérie n'avaient pas été écartés d'une réalisation d'envergure qui les concernait, au prétexte qu'ils étaient incompetents et incapables d'objectivité!

« *Des villages et des hommes* » fut le titre que je choisais pour la partie de l'ex-

position dont j'étais chargée. Elle commençait avec la création des premiers centres et l'assèchement des marais de la Mitidja, se poursuivait sur un siècle, et se terminait après la guerre de 1914-1918, par l'histoire de la création des villages les plus au sud de l'ouest algérien, là où les Romains eux-mêmes avaient renoncé à s'implanter.

Illustrés de dessins et de gravures d'époque, les panneaux constituaient autant de chapitres d'un récit vivant, exaltant, devant lesquels les Français d'Algérie se rassemblèrent. Ils se sentaient en pays connu.

L'idée de la bande dessinée était en germe dans cette expérience unique. Elle prendrait corps en même temps que s'imposerait une certitude : il nous fallait opposer la représentation de la réalité, que nous avions connue, aux constructions de l'idéologie puisque cette dernière ne retenait du réel que ce qui servait sa thèse. Mais, pour y parvenir, nous ne pouvions compter que sur nous-mêmes. En France il n'y avait pas de financement pour un film qui s'apparenterait au western, et pas de place pour un héros qui risquerait de rendre notre histoire moins impopulaire.

Existait-il tout de même un public curieux de ce que nous avions à dire ? La bande dessinée était-elle un bon moyen de le dire ?

La création du Cercle d'Aix

Durant cette même année 1987, nous avons déposé les statuts du Cercle algérieniste d'Aix-en-Provence. Au début, notre petit groupe n'avait pas d'unité ; les âges, les professions, les origines géographiques de chacun étaient aussi différentes que possible. Certaines personnalités fortes allaient lui donner plus que de la cohésion. Je ne citerai que l'une d'entre elles sans oublier ce que nous devons aux autres. Il était l'archétype du « Français d'Algérie », de ceux qui ne pouvaient être pleinement Français que par un enracinement, devenu tragique, dans leur province algérienne. Parlant plusieurs dialectes, il s'inscrivait dans la ligne de ces officiers des bureaux arabes imprégnés des paysages du bled, de l'histoire des tribus, de leur code d'honneur. Mais il ne transigeait pas avec le respect dû à la France, à son drapeau, à ses représentants. Il avait le courage d'être lui-même et d'assumer les choix qu'il avait faits, et qu'il faisait encore. Avec de tels modèles, avec de tels soutiens, nous, les plus jeunes, pouvions avancer. Aucune des personnes auxquelles je viens de faire allusion, et qui constituaient notre nouvelle association, n'avaient la moindre affinité avec le monde de la bande dessinée. Je n'en avais pas non plus. Pourtant nous avons pris la décision de nous lancer. Pour quelles raisons et dans quelles circonstances ?

Afin d'être « compris ». Notre démarche :

Parmi les méchants tours que la France a joués à ses fils d'Algérie, il en est un qui a laissé des traces profondes dans de nombreuses familles. En effet, pour être mieux acceptés par les camarades de classe, par les professeurs et

par les voisins durant les années qui suivirent l'exode, les plus jeunes devaient se montrer en accord avec le discours ambiant. Le silence qui s'établit ainsi dans les familles ne représentait pas seulement la distance ordinaire qui existe entre les générations, il constituait une barrière que chaque référence à la « culpabilité coloniale » venait renforcer. Ces références ne manquaient pas dans les écoles, à l'université et dans les médias. Si créer une bande dessinée permettait d'intéresser un public jeune, n'était-ce pas aussi le moyen d'ouvrir le dialogue avec ses proches. Le thème de la transmission qui serait choisi pour le congrès d'Aix-en-Provence, en 2009, avait donc une longue histoire.

Une fois la décision prise, chacun s'engagea sans réserve dans la réalisation du projet. Il fallait trouver un dessinateur, bien que nous n'ayons pas le premier centime des honoraires à lui verser, assurer le financement de l'impression en quadrichromie et de la couverture cartonnée. L'argent faisait défaut et le résultat de la souscription que nous avions lancée n'allait couvrir qu'une infime partie des frais.

Inutile de détailler les démarches, toutes infructueuses, pour obtenir des subventions. Ce ne serait qu'après la sortie de l'album n° 1 « *Alger 1832, le temps des rencontres* », tiré à 5000 exemplaires pour des raisons de coût d'impression, que deux ou trois municipalités nous passèrent quelques commandes.

Sans être certains de rien, surtout pas de pouvoir être remboursés un jour, les membres du conseil d'administration du Cercle d'Aix firent une avance personnelle pour compléter le financement nécessaire.

En vérité, nous avons quelques raisons de nous inquiéter car l'idée de créer une bande dessinée, bien accueillie lors d'un congrès algérieniste, reçut un accueil mitigé à l'annonce de sa réalisation. Il n'y avait pas de mystère à cela. Beaucoup de « Pieds-Noirs », excédés par le nom dont on les affublait, par le folklore grossier qu'on leur prêtait dans les émissions de télévision, se refusaient à croire que la bande dessinée était un bon moyen pour raconter leur histoire. Ils redoutaient les simplifications et les caricatures. Une BD pourrait-elle exprimer la violence endurée et le chagrin de l'arrachement dont ils souffraient toujours ?

Le pari était donc risqué, pourtant nous l'avons tenu. Nous avons trouvé le dessinateur. Aixois, ce qui était indispensable, Oranais de naissance, et parti très jeune de sa ville natale, il semblait pourtant ne jamais l'avoir quittée. Le verbe haut, le rire communicatif, il était alors illustrateur et n'avait jamais réalisé de bande dessinée. Moi non plus !

Malgré ces débuts difficiles, l'avenir allait nous donner raison puisque, à la sortie de l'album n° 3, Serge de Beketch, spécialiste de la bande dessinée, qui avait été recruté par René Goscinny au journal *Pilote*, écrivait : « *Je l'ai écrit voilà deux ans à la sortie du deuxième tome et je le répète aujourd'hui à la lecture du troisième : Joyaux-Brédy et Joux font un travail magnifique. Leurs albums sont indispensables à qui veut faire partager à ses enfants l'amour de l'Histoire de*

France... Ayant éprouvé voilà un quart de siècle combien est limité et ingrat l'art de la BD, je reste saisi d'admiration devant l'aisance économe avec laquelle les deux auteurs parviennent à communiquer au lecteur la splendeur des paysages, la variété des sentiments, la diversité des caractères, la complexité des situations. Surtout je suis frappé par la virtuosité si humble, si efficace avec laquelle nous est rendu familier et sympathique le peuple « pied-noir » (Le Libre Journal, 2 janvier 1997)

Sans doute le premier album révèle-t-il notre double inexpérience, mais c'est également celui qui s'inspire le plus exactement des recherches effectuées aux archives, quelques années auparavant. « *Le Sphinx* », navire sur lequel s'embarque notre héros, Guillaume Dieudonné, en 1832, est dessiné d'après un document de la Chambre de commerce de Marseille. Le commandant Gautier, responsable du camp de Dely-Ibrahim, et ses démêlés avec ses administrés ont bien existé, tout comme l'ouragan qui détruit en une nuit leurs baraques mal construites. Il n'est pas jusqu'au plan d'Alger utilisé par Guillaume, qui ne soit conforme à l'original. Tout au long de la réalisation des cinq albums nous avons veillé à éviter le mieux possible les approximations et les anachronismes par un travail de préparation approfondi.

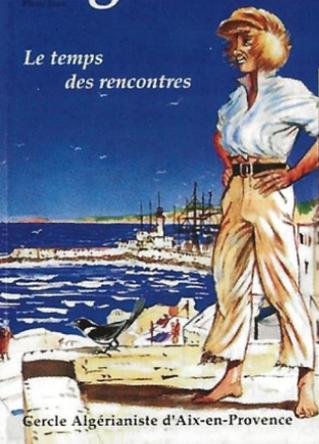
Dans l'album n°2, « *Par l'épée et par la charrue* », l'analyse que le général Bugeaud fait de la situation après l'échec du traité de la Tafna, ou sa tactique de chef de guerre, découlent directement de la lecture de ses écrits. La visite de Napoléon III à Alger, en 1860 (album n° 3: « *Naissance d'un pays* »), les combats de la guerre de 1914-1918 (album n° 4: « *C'est nous les Africains* »), l'attaque de Mers el-Kébir en juillet 1940 (album n° 5: « *Les rivages amers* »), sont tout aussi conformes aux faits établis.

Cependant, nous étions conscients que cette exactitude factuelle ne suffisait pas à garantir l'honnêteté du scénario. En effet, le dessin révèle parfois l'intention profonde des auteurs plus que ne le font l'action et les dialogues. Un exemple rendra les choses plus claires. Mettre en scène un officier français qui humilie un jeune serviteur arabe lors d'une réception peut être considéré comme anecdotique. Mais si les visages des témoins de l'incident sont hilares, ou indifférents, au lieu d'exprimer la réprobation, alors les Français sont montrés collectivement solidaires du comportement détestable de l'officier. De ce fait, la condamnation morale du groupe, et de la société à laquelle il appartient, s'impose implicitement.

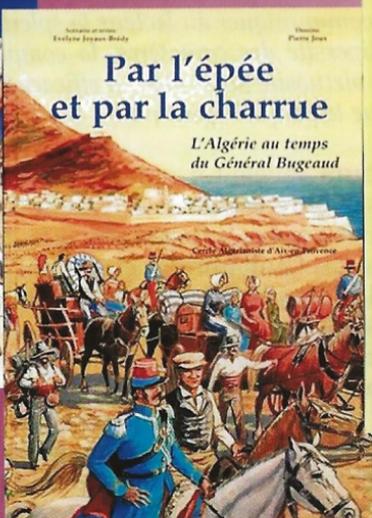
Nous connaissons ces techniques par un long entraînement à décortiquer ce que l'on appelait alors « la désinformation ». Nous la subissions sans pouvoir la contrer. C'est pourquoi dans la préface de l'album n° 1, nous avons éclairé notre démarche en précisant: « *Nous avons construit une histoire contre le parti trop souvent pris, lorsqu'il s'agit de l'Algérie française, de « raciaiser » les valeurs morales...* ». Et nous ajoutions: « *Si le méchant existe, il ne représente que lui-même* ».

Alger 1832

Le temps
des rencontres



Cercle Algérieniste d'Aix-en-Provence



Par l'épée et par la charrue

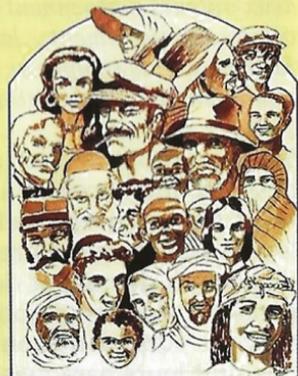
L'Algérie au temps
du Général Bugeaud

Cercle Algérieniste d'Aix-en-Provence

Naissance d'un pays

L'Algérie sous le Second Empire

Album n°1



Cercle Algérieniste d'Aix-en-Provence

C'est nous les Africains...

L'Algérie de 1880 à 1920

Album n°2



Cercle Algérieniste d'Aix-en-Provence

Les rivages amers

L'Algérie - 1920-1962

Album n°3



Cercle Algérieniste d'Aix-en-Provence

Quant au scénario il a fallu décider à quels lecteurs il s'adresserait. Dans un premier temps, les plus jeunes pouvaient se retrouver dans Guillaume Dieudonné, âgé d'une quinzaine d'années, paysan bourguignon, passager clandestin du « *Sphinx* », passant d'une activité à l'autre et d'une communauté à l'autre, dans les faubourgs d'Alger et dans la Mitidja. Courageux et débrouillard, confiant dans ses forces et défendant son droit, il découvrait le pays et les hommes à hauteur d'enfant, c'est-à-dire sans cynisme.

Bientôt il fonderait une famille dont les albums suivants dérouleraient l'histoire. Dans chacun d'eux, et dans le cinquième en particulier (« *Les rivages amers* »), nous avons multiplié les notes et les fiches historiques en nous référant à des sources absentes des bibliographies recommandées aux étudiants français.

Dans cet ouvrage, ce sont les mots de Jean Brune et de Jacques Soustelle, d'Antoine Argoud et de la presse égyptienne qui décrivent « la bataille de la peur » aux derniers temps de l'Algérie française, et ce sont les visages et les dialogues des descendants de Guillaume Dieudonné, ainsi que l'ambiance rendue par le dessinateur, qui en restituent l'angoisse.

Avec ces cinq albums, nous nous sommes installés dans la durée. Grâce à la multiplicité et à la diversité des membres de la famille Dieudonné, à la succession de ses générations aux prises avec les événements de leur époque, nous avons tenté de faire exister le réel face au système de pensée qui l'a nié avant de l'effacer.

Le succès qui s'est affirmé avec le temps, ainsi que des articles comme celui signé de Dominique Venner, dans la *Nouvelle Revue d'Histoire* (NRH, sept-oct 2003), nous laissent penser que nous avons en partie réussi. Il écrit : « Cette BD est non seulement passionnante mais elle est véridique à un point rare... C'est une histoire libre de tout manichéisme... Il est difficile de rester froid au récit de cette saga pathétique. Un habile scénario, des dialogues savoureux, des dessins réalistes font alterner émotion, humour et tragédie... De cette histoire qui peut être lue à tout âge on ne sort pas intact ».

La violence et les circonstances des attentats des années 2014 et 2015 font étrangement écho à cette dernière phrase de Dominique Venner écrite, elle, en 2003. En effet les planches de l'album n° 5 ne se révèlent-elles pas d'une actualité saisissante ? Les bombes dans les bars, les passants mitraillés, l'état d'urgence décrété, les patrouilles de soldats, les balcons pavoisés, les hommes et les femmes en qui la colère gronde...

Le dernier des cinq albums de la série est paru en 1994. Il y a plus de vingt ans. En les relisant aujourd'hui, nous retrouvons dans les fiches historiques des dates, des chiffres, des textes, des repères, que nous commençons de confondre ou d'oublier ; nous retrouvons une façon d'être, de vivre, de lutter, de parler, qui avait été la nôtre, transmise par nos parents, et dont le souvenir s'estompait. Nous ignorions alors à quel point l'actualité prolongerait le récit par lequel nous voulions empêcher l'effacement de notre histoire, chez nos enfants en particulier.